

Les hauts et les bas de la condition humaine

Roland Bourneuf, *Le traversier*, Québec, L'instant même, 2000, 142 p., 17,95 \$.

Robert Lalonde, *Des nouvelles d'amis très chers*, Montréal, Boréal, 2000, 164 p., 19,95 \$

Sylvie Massicotte, *Le cri des coquillages*, Québec, L'instant même, 2000, 124 p., 16,95 \$

Michel Lord

Number 99, Fall 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37523ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (2000). Review of [Les hauts et les bas de la condition humaine / Roland Bourneuf, *Le traversier*, Québec, L'instant même, 2000, 142 p., 17,95 \$. / Robert Lalonde, *Des nouvelles d'amis très chers*, Montréal, Boréal, 2000, 164 p., 19,95 \$ / Sylvie Massicotte, *Le cri des coquillages*, Québec, L'instant même, 2000, 124 p., 16,95 \$]. *Lettres québécoises*, (99), 37–38.

Roland Bourneuf, *Le traversier*, Québec, L'instant même, 2000, 142 p., 17,95 \$.

Robert Lalonde, *Des nouvelles d'amis très chers*, Montréal, Boréal, 2000, 164 p., 19,95 \$.

Sylvie Massicotte, *Le cri des coquillages*, Québec, L'instant même, 2000, 124 p., 16,95 \$.

Les hauts et les bas de la condition humaine

Traverser l'existence n'est pas une sinécure.
Heureusement qu'on peut en imaginer d'autres.

NOUVELLE
Michel Lord

IL EST UN PEU ÉTONNANT DE RETROUVER, sous la signature de Roland Bourneuf, un recueil de nouvelles québécoises qui porte exactement le même titre que celui qu'Esther Rochon publiait en 1987 : *Le traversier* (La Pleine lune).

L'errance et l'écriture mènent à tout

Les deux œuvres semblent à première vue fort dissemblables, bien que l'on décèle dans le texte de Rochon, qui donne dans la science-fiction, des moments scripturaires apparentés à la démarche de Bourneuf : « Ce texte-ci [...] fut écrit à une époque [...] où l'on passe rapidement d'un sujet à un autre [...] Puis, évidemment, cela se dissout, se change en autre chose, comme le reste. » (Rochon, « Le traversier », *Le traversier*) Il y aurait ainsi des courants plus formels que thématiques, plus liés aux mouvements mêmes de l'écriture et de l'imaginaire qu'à ses contenus, qui traverseraient la nouvelle québécoise, tous genres confondus. En cela, le titre *Le traversier*, par sa reprise même, est éloquent. Comme chez Rochon, les personnages et les narrateurs de Bourneuf vivent dans la quête et l'errance. Chez Bourneuf, il n'y a même que l'errance, chaque nouvelle mettant en discours un être qui traverse littéralement un espace, une ville, une île, une existence, en se laissant aller aux fluctuations des images qu'il voit, qui l'envahissent, et surtout en laissant à l'écriture le soin de porter cela au gré de la fantaisie. Cette dernière expression laisse entendre que tout cela est léger, facile, anodin, mais c'est bien le contraire qui se produit, car les nouvelles de Bourneuf, depuis le premier de ses recueils (*Reconnaitances*, 1981), sont exigeantes. Cela, en raison du caractère à la fois fin et chargé d'une écriture fortement descriptive, et qui alterne avec des moments de sombre réflexion. Or, la part congrue à la description baigne presque toujours dans une belle luminosité qui prend appui sur des décors, urbains, naturels, culturels, qui nous font hésiter entre une impression d'écriture de plasticité marmoréenne et une sensation d'épanchement sensuel.

Certaines des quatorze nouvelles semblent plus hermétiques que d'autres, surtout en raison de leurs finales parfois sibyllines : le texte se clôt parfois comme sur lui-même, tout en paraissant déboucher sur on ne sait trop quoi, la mort, l'angoisse, le désespoir. Ailleurs, on trouve un apaisement incertain, toujours un questionnement, comme dans cette finale de la nouvelle éponyme :

Ces errances entre chien et loup me conduisaient-elles plus près du vrai ? Fallait-il donc rompre avec ces charmes par lesquels je me persuadais d'être libre et croyais affirmer ma condition de passant, ou bien les porter comme le lot qui m'était confié ? (« Le traversier », p. 14)

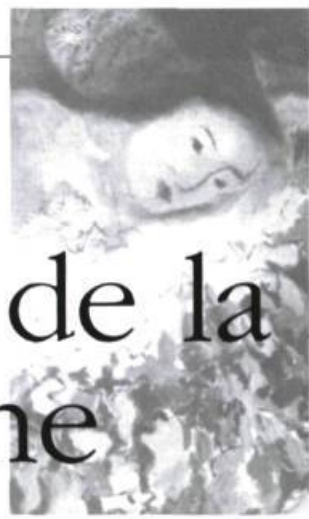
Dans une nouvelle fort révélatrice, « Les tréteaux de l'histoire », le narrateur réfléchit à sa propre écriture et il en vient à donner une idée assez juste de l'esthétique même de la nouvelle chez Bourneuf : « Observer, inventer, agencer, faire bouger — c'est essentiel ! — « Peindre la réalité », comme on dit, c'est-à-dire la retoucher à ma convenance. » (p. 121)

C'est bien ce que fait chaque narrateur de ces nouvelles, qui laisse entrer une large part d'invention dans sa vision de la réalité, sans doute parce que, presque toujours, cette dernière, décevante, sauf dans ses jardins et ses pierres, n'a d'intérêt que pour ce qu'on en fait. Sans vouloir faire d'aucune façon la leçon, ce serait tout de même là la leçon de choses que nous transmettent ces traversées de l'existence par l'écriture.

De bien beaux pillages

Seul nouvellier québécois, à ma connaissance, qui obstinément refuse l'appellation de « nouvelles » pour ses récits brefs, lui préférant le vague terme d'« histoires » (mais qui pourtant intitule son dernier recueil *Des nouvelles d'amis très chers*), Robert Lalonde donne tout de même dans ce dernier ouvrage un livre délicieux. Pour prolonger la métaphore culinaire, je dirais même que j'ai dévoré autant que dégusté ces neuf nouvelles inspirées de neuf auteurs différents. Un peu comme l'a fait Victor-Lévy Beaulieu en 1998, dans *Les contes québécois du grand-père forgeron à son petit-fils Bouscotte* (Trois-Pistoles), Lalonde effectue « du "piratage par amour" [...] pillant à tour de bras » (p. 8) ses auteurs préférés et aussi divers que Jean Giono, Flannery O'Connor, Colette, Tchekov, Márquez, Scott Fitzgerald, Maupassant, Gabrielle Roy et Michel Tremblay.

Ce sont donc des nouvelles très écrites — à quatre mains —, mais comme toujours chez Lalonde tout est délié, souple, l'écriture, il est vrai, étant toujours au service de l'histoire, du drame, du suspense. Pas de temps mort dans ces récits qui se déroulent à un train d'enfer, et qui,



Robert
Lalonde

s'ils se veulent des hommages aux auteurs chéris, portent tous la marque indélébile de l'imaginaire de Lalonde : une nature omniprésente dont les personnages plus ou moins torturés, mais simples, jouissent ; une sexualité, souvent homosexuelle, à la fois exacerbée et retenue, refoulée. Que ce soit dans « Toine et Fred », « Tigre, ou comment l'amour ne vient jamais trop tard », « Nous nous aimons l'après-midi » ou « L'amour est une région bien intéressante », la sensibilité est toujours à fleur de peau, mais il n'y a aucune sensiblerie. Ce serait plutôt le contraire, Lalonde affectionnant les personnages rugueux, d'une beauté dure et douce à la fois, comme les frères Fred et Toine, nus dans les flammes et pour qui « le sang est le plus beau théâtre » (p. 17) ou Tigre, le bel animal, « athlète angélique » (p. 66) au « cheveu bleuté comme un plumage de merle, la poitrine bombée comme en bouclier » (p. 72), et qui tous finissent par se tomber dans les bras, en pleurant de joie ou de tristesse.

Certaines nouvelles sont fort complexes, comme « Une ruse », avec son humour noir et ses deux niveaux narratifs (Maupassant comme narrateur, puis comme personnage, avec l'Hénaurme en prime), d'autres plus touchantes, moins spectaculaires, comme les deux dernières, en hommage à Gabrielle Roy (« La chaleur du réel ») et à Michel Tremblay (« Une histoire vraie ») et où Lalonde représente des figures d'écrivains humbles dans leur grandeur.

Lui-même se montre fort humble et honnête dans cette édition où, en plus d'étaler son jeu en « Avant-propos », il offre dans une « Notice bibliographique » finale quatre pages des citations qu'il a incorporées dans le corps de ses nouvelles. Les amateurs d'intertextualité trouveront ici de beaux cas de figures. Quant aux amateurs de nouvelles, il n'auront qu'à se régaler de ce dessert littéraire, comme je l'ai fait sans retenue.

Des cris du cœur

Avec les 23 nouvelles de son troisième recueil de nouvelles, *Le cri du coquillage*, Sylvie Massicotte compte maintenant à son actif pas moins de 75 nouvelles. C'est dire le choix de la brièveté qui préside à sa pratique. Comme si le titre était ici une indication malgré l'auteure, chaque nouvelle relève un peu de l'esthétique du *cri*, du cri du cœur lancé à toute volée. Ce n'est pas pour rien non plus que domine ici l'un des procédés de « l'école de L'instant même », ces nouvelles à la deuxième personne du singulier ou du pluriel, ces adresses à des êtres qu'on a laissés derrière soi, ailleurs, et qui ne cessent de nous hanter. Rien de surprenant que, dans ce contexte, les motifs de la séparation et du manque — du vide — traversent le recueil, dont une énigmatique note liminaire révèle qu'une voix a présidé à la formation de ce recueil, mais c'est étrangement une « voix qui ne dicte rien, mais qui vous met en mots le vide dans la bouteille » (p. 7).

Dès le premier texte, « Les trésors », un « vous » glacial s'élève, glacial parce que le narrateur s'adresse à une mère qu'il n'a jamais aimée et qu'il abhorre toujours, elle qui parle pourtant de son fils comme de son « trésor » (p. 12), mot vide de sens pour le narrateur. Dans la nouvelle éponyme, placée en clôture, également au pluriel de majesté, un homme songe aux enfants qu'il n'a pas eus, n'a pas voulu avoir, tout en contemplant des jumeaux. Et l'image finale est celle de ces coquillages, « matrices désertées » (p. 119) qui lui rappellent son idée fixe, le vide de sa vie, un vide voulu, semble-t-il.

L'imaginaire de Sylvie Massicotte, on le comprend, est plutôt noir. Portées par une écriture fine, incisive, les nouvelles du *Cri des coquillages* se déploient comme autant de tableaux de la difficile condition humaine.

Sylvie Massicotte

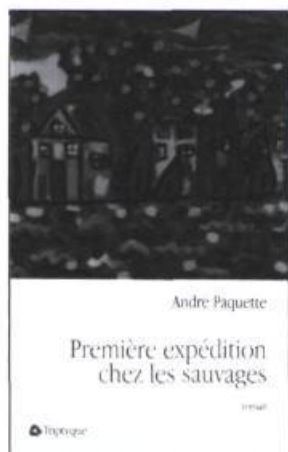
LE CRI
DES COQUILLAGES

L'instant même



TRIPTYQUE

Tél. et téléc.: (514) 597-1666 Site Web: www.generation.net/tripty

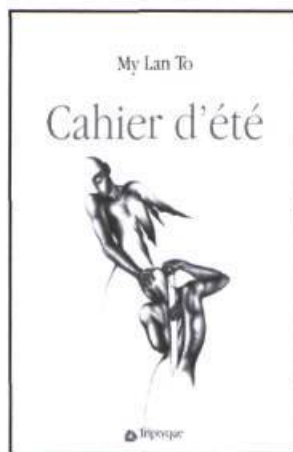


André Paquette
**PREMIÈRE EXPÉDITION
CHEZ LES SAUVAGES**

Roman, 180p., 18 \$

1936. La fin des temps de l'innocence. L'ombre de Taschereau s'estompe, la silhouette de Maurice Duplessis se précise.

Sur fond de luttes acharnées de vieux mâles déterminés, l'escapade illuminée d'adolescents en rupture d'autorité.



My Lan To
CAHIER D'ÉTÉ

Récit, 91 p., 17 \$

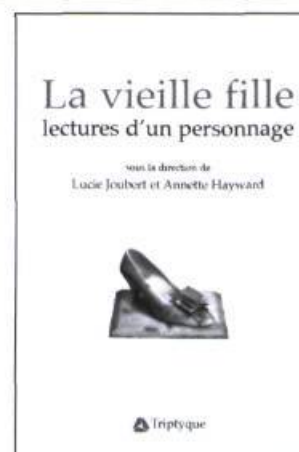
En vacances au chalet familial, un adolescent solitaire et rêveur entreprend un grand projet d'écriture. Chaque jour, après sa rituelle plongée matinale, il s'installe face au lac et travaille à son « histoire-miroir ». Au fil des pages, au rythme lent de l'été qui passe, il expose son univers de contradictions, ses humeurs extrêmes souvent changeantes, sa sensualité confuse et étouffée.



Hélène Boissé
TIRER LA LANGUE À SA MÈRE

Roman, 188 p., 18 \$

« Avant d'écrire ces récits qui constituent la trame du recueil, j'ai d'abord dû apprendre à parler une langue maternelle, commune même, qui fut longtemps mon seul patrimoine. Avant de créer, à travers l'imaginaire d'Édith — personnage central de la majorité de ces textes — ma propre grammaire du monde, j'ai fouillé le ventre tout concocté d'avance des premières mères qui me furent données. »



Lucie Joubert et Annette Hayward
**LA VIEILLE FILLE
LECTURES D'UN PERSONNAGE**

Essai, 280 p., 25 \$

Personnage fascinant, la vieille fille parcourt les littératures de toutes provenances et de tous siècles. Renégate, paria, substitut de la mère, objet de moquerie ou au contraire redoutable femme d'affaires, elle inspire les auteur(e)s qui investissent leur fiction de ses multiples visages.